

» droit des gens : il le sentit, et se mon-
 » trait dans la plus affreuse anxiété de
 » se trouver ainsi entre mes mains. Je
 » lui fis dire de se tranquilliser, qu'il
 » était libre : je le fis pour moi, non
 » pour lui ; car, certes, je n'en attendais
 » rien de bon. Cependant, à quelque
 » temps de là, sa reconnaissance se
 » manifesta d'une manière toute parti-
 » culière ; quand il me vit choisir l'île
 » d'Elbe, il me fit proposer l'Angleterre
 » pour asile, et employa alors son élo-
 » quence, sa subtilité pour m'y déter-
 » miner ; mais, aujourd'hui, les offres
 » d'un C..... ont le droit de m'être
 » suspectes ; et nul doute qu'il ne mé-
 » ditât déjà en cela l'horrible traitement
 » qu'on exerce en cet instant sur ma
 » personne !

» C'est un grand malheur pour le
 » peuple anglais, que son ministre diri-
 » geant ait été traité lui-même en per-
 » sonne avec les souverains du continent :
 » c'est une violation de l'esprit de sa cons-
 » titution. L'orgueil anglais n'a aperçu
 » alors que son représentant allant dicter
 » des lois ; mais il a de quoi se repentir au-
 » jourd'hui, que l'événement lui prouve
 » qu'il n'est allé stipuler, au contraire,

» que des embarras, de la déconsidéra-
 » tion, des pertes.

» Il est de fait certain que lord C.....
 » eût pu tout obtenir ; mais soit aveu-
 » glement, soit incapacité, soit perfidie,
 » il a tout sacrifié. Assis au banquet des
 » Rois, il semble avoir rougi de dicter
 » la paix en *marchand*, et s'est avisé de
 » la traiter en *monsieur*. Son orgueil y a
 » gagné ; et il est à croire que ses inté-
 » rêts n'y ont pas perdu : son pays seul
 » en a souffert, et en souffrira beaucoup
 » et long-temps.

» Et les Rois du continent aussi ont à
 » expier peut-être la faute d'avoir mis
 » en contact personnel leurs ministres
 » dirigeans. Ne semble-t-il pas en être
 » résulté que tous ces premiers ministres
 » se sont créé, contre leurs propres maî-
 » tres, une espèce de souveraineté se-
 » condaire ; qu'ils se la sont garantie
 » réciproquement, et l'ont accompagnée,
 » est-on autorisé à croire, de véritables
 » subsides fournis de l'aveu même de
 » leurs maîtres. Voici comment l'on con-
 » çoit que la chose peut très-bien s'être
 » arrangée, rien de plus simple, ni de
 » plus ingénieux à la fois : en fixant le
 » budget secret dans un endroit, on fera

» arrêter qu'un tel, sur le continent, a
 » été fort utile, qu'il peut l'être encore,
 » et qu'il faut savoir le reconnaître. Ce-
 » lui-ci à son tour aura soin de démon-
 » trer chez lui, qu'un autre, au loin, a
 » rendu de grands services, qu'il a été
 » même jusqu'à compromettre ses inté-
 » rêts, et qu'il faut lui en tenir compte.
 » Ce sont des arrangemens de la sorte,
 » sans doute, qui ont fait dire à un grand
 » personnage à Vienne, dans un moment
 » de dépit : *Un tel me coûte les yeux de la*
 » *tête.* Nul doute que ces ignobles tran-
 » sactions, ces honteuses menées ne
 » soient publiques un jour. Alors on con-
 » naîtra les énormes fortunes léguées ou
 » mangées; de nouvelles lettres de Ba-
 » rillon les consacreront avec le temps;
 » mais elles ne découvriront rien, ne
 » flétriront aucun caractère, parce que
 » les contemporains auront pris les de-
 » vans. »

Après cette vigoureuse et longue sor-
 tie, dans laquelle je voyais Napoléon,
 pour la première fois peut-être, s'ex-
 primer dans l'intimité avec tant de cha-
 leur et d'amertume contre ceux dont il
 avait personnellement à se plaindre, il
 a gardé le silence quelques instans,

puis il a repris : « Et ce C.....
 » a eu l'art de s'appuyer tout à fait de
 » lord W..... (que l'Empereur trou-
 » vait en ce moment parmi les membres
 » du ministère.) W....., a-t-il dit,
 » est devenu sa créature! Quoi, le mo-
 » derne Marlborough se traîner à la suite
 » d'un C.....! Atteler ses victoires
 » aux turpitudes d'un saltimbanque po-
 » litique! Cela se conçoit-il? Comment
 » W..... ne s'indigne-t-il pas qu'on
 » puisse en concevoir la pensée! Son
 » âme ne serait-elle donc pas à la hau-
 » teur de ses succès?..... »

J'ai pu remarquer qu'en général, il
 répugnait à l'Empereur de mentionner
 lord W..... Il évitait d'ordinaire,
 lorsque l'occasion s'en présentait, de
 laisser connaître son jugement. Sans
 doute il se sentait gauche à ravalier pu-
 bliquement celui sous lequel il avait
 succombé. Toutefois, ici, il s'est aban-
 donné sans mesure, et a livré sa pensée
 tout entière. Le sentiment de toutes les
 indignités dont on se plaît à l'abreuver
 agissait sans doute en ce moment dans
 toute sa force. Je ne l'avais jamais vu,
 lui d'ordinaire si impassible, si calme
 au sujet de ceux qui lui ont fait le plus

de mal, s'exprimer avec autant de chaleur : ses gestes, son accent, ses traits, s'étaient élevés de l'amertume à l'imprécation ; j'en étais ému moi-même.

« On m'assure, a-t-il dit, que c'est
 » par lui que je suis ici, et je le crois *.
 » C'est digne, du reste, de celui qui, au
 » mépris d'une capitulation solennelle,
 » a laissé périr Ney, avec lequel il s'était
 » vu souvent sur le champ de bataille ! Il
 » est sûr que pour moi je lui ai fait passer
 » un mauvais quart d'heure. C'est
 » d'ordinaire un titre pour les grandes
 » âmes ; la sienne ne l'a pas senti. Ma
 » chute et le sort qu'on me réservait lui
 » ménageaient une gloire bien supérieure
 » encore à toutes ses victoires,
 » et il ne s'en est pas douté. Ah ! qu'il
 » doit un beau cierge au vieux Blucher :
 » sans celui-là je ne sais pas où serait
 » *Sa Grâce*, ainsi qu'ils l'appellent ; mais
 » moi, bien sûrement, je ne serais pas
 » ici. Ses troupes ont été admirables,
 » ses dispositions, à lui, pitoyables, ou
 » pour mieux dire, il n'en a fait aucune.

* Cette idée de Napoléon s'est reproduite dans les dernières lignes qu'il a tracées, au moment de sa mort.

» il s'était mis dans l'impossibilité d'en
 » faire, et, chose bizarre, c'est ce qui a
 » fini par le sauver. S'il eût pu com-
 » mencer sa retraite il était perdu. Il est
 » demeuré maître du champ de bataille,
 » c'est certain ; mais l'a-t-il dû à ses com-
 » binaisons ? Il a recueilli les fruits d'une
 » victoire prodigieuse ; mais son génie
 » l'avait-il préparée ?... Sa gloire est toute
 » négative, ses fautes sont immenses.
 » Lui, généralissime européen, chargé
 » d'aussi grands intérêts, ayant en front
 » un ennemi aussi prompt, aussi hardi
 » que moi, laisser ses troupes éparses,
 » dormir dans une capitale, se laisser
 » surprendre. Et ce que peut la fatalité
 » quand elle s'en mêle ! en trois jours
 » j'ai vu trois fois les destins de la France,
 » celui du monde échapper à mes com-
 » binaisons.

» D'abord, sans la trahison d'un gé-
 » néral, qui sort de nos rangs et court
 » avertir l'ennemi, je dispersais et dé-
 » truisais toutes ces bandes, sans qu'elles
 » eussent pu se réunir en corps d'armée.

» Puis, sur ma gauche, sans les hési-
 » tations inaccoutumées de Ney, aux
 » Quatre-Bras, j'anéantissais toute l'ar-
 » mée anglaise.

» Enfin, sur ma droite, les manœuvres inouïes de Grouchi, au lieu de me garantir une victoire certaine, ont consommé ma perte et précipité la France dans le gouffre.

» Non, a-t-il repris encore, W..... n'a qu'un talent spécial : Berthier avait bien le sien ! Il y excelle peut-être ; mais il n'a point de création ; la fortune a plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle. Quelle différence avec ce Marlborough, désormais son émule et son parallèle. Marlborough, tout en gagnant des batailles, maniait les cabinets et subjuguait les hommes ; pour W....., il n'a su que se mettre à la suite des vues et des plans de C..... Aussi, M^{me} de Staël avait-elle dit de lui, que hors de ses batailles il n'avait pas deux idées. Les salons de Paris, d'un goût si fin, si délicat, si juste, ont prononcé tout d'abord qu'elle avait raison, et le plénipotentiaire français à Vienne l'a consacré. Ses victoires, leur résultat, leur influence hausseront encore dans l'histoire ; mais son nom baissera, même de son vivant...., etc., etc.»

Puis, revenant aux ministères en général, aux ministères collectifs surtout,

à toutes les intrigues, à toutes les grandes et petites passions qui agitent ceux qui les composent, l'Empereur a dit : « Mon cher, c'est qu'après tout, ce sont autant de *léproseries* ; nul n'y échappe à la contagion. On peut y aspirer vertueux, qu'on n'en sort jamais sans y avoir laissé sa pureté. Je n'en excepterais que deux peut-être, le mien et celui des Etats-Unis d'Amérique : le mien, parce que mes ministres n'étaient que mes hommes d'affaires, et que je demeure seul responsable ; celui des Etats-Unis, parce que les ministres n'y sont que les gens de l'opinion toujours droite, toujours surveillante, toujours sévère. » Et il a conclu par cette fin remarquable :

« Je ne crois pas qu'aucun souverain se soit jamais mieux entouré que j'avais fini par l'être. Quel cri eût pu, avec justice, s'élever à cet égard ? Et si l'on ne m'en a pas tenu compte, c'est qu'il n'est que trop souvent de mode parmi nous de fronder sans cesse. » Et il s'est mis à passer en revue sur ses doigts les différens ministres :

» Mes grands dignitaires, disait-il, Cambacérès et Lebrun, deux personnes

» très-distinguées et tout à fait bien-
» veillantes.

» *Bassano* et *Caulaincourt*, deux hom-
» mes de cœur et de droiture; *Molé*, ce
» beau nom de la magistrature, carac-
» tère appelé probablement à jouer un
» rôle dans les ministères futurs. *Monta-*
» *livet*, si honnête homme; *Decrès*, d'une
» administration si pure et si rigoureuse;
» *Gaudin*, d'un travail si simple et si sûr;
» *Mollien*, de tant de perspicacité et de
» promptitude; et tous mes conseillers
» d'Etat, si sages, si bons travailleurs!
» Tous ces noms demeurent inséparables
» du mien. Quels pays, quelle époque
» présenta jamais un ensemble mieux
» composé, plus moral! Heureuse la
» nation qui possède de tels instrumens,
» et sait les mettre à profit!.... Bien que
» je ne fusse pas louangeur de mon na-
» turel, et que mon approbation fût en
» général purement négative, je n'en
» étais pas moins éclairé sur ceux qui
» servaient bien, et qui ont des titres à
» ma reconnaissance. Le nombre en est
» immense, et les plus modestes ne sont
» pas les moins méritans. Aussi ne m'ar-
» riverait-il pas d'essayer de les nommer,
» tant sera senti et pourrait sembler

» ingrat de ma part le tort de se voir
» oubliés!.... etc. »

Dimanche 17.

Retour sur les généraux de l'armée d'Italie. —
Le père d'un de ses aides-de-camp. — Or-
dures de Paris. — Roman abominable. —
Sur les joueurs. — Famille La Rochefou-
cault, etc.

L'Empereur était souffrant et n'avait
vu personne de tout le jour; le soir, il
m'a fait appeler. Je me montrais fort
inquiet sur sa santé; mais il m'a dit être
plus mal disposé d'esprit que souffrant
de corps, et il s'est mis à causer, par-
courant un grand nombre d'objets qui
l'ont remis.

Il s'est trouvé passer en revue de
nouveau les généraux de l'armée d'Ita-
lie; il est revenu sur leur caractère, a
cité des anecdotes qui les concernent;
a parlé de l'avidité de l'un, de la for-
fanterie d'un autre, des sottises d'un troi-
sième, des déprédations de plusieurs,
des bonnes qualités d'autres, et des
grands et vrais services qu'en général ils
ont tous rendus. Il s'est arrêté sur un
de ceux qu'il y avait le plus aimé; sur
sa défection, l'Empereur disait en avoir

eu le cœur navré, et terminait en remarquant que pour ce qu'il connaissait de lui, il devait être parfois bien malheureux. « Jamais, observait-il, défection » n'avait été plus avouée, ni plus funeste ; » elle se trouve consignée dans le Moni- » teur, et de sa propre main ; elle a été » la cause immédiate de nos malheurs, » le tombeau de notre puissance, le » nuage de notre gloire, etc... Et pour- » tant, disait-il avec une espèce de res- » souvenir d'affection, je le répète parce » que je le pense, ses sentimens vau- » dront mieux que sa réputation ; son » cœur l'emporte sur sa conduite ; et lui- » même, a continué l'Empereur, ne sem- » ble-t-il pas penser ainsi : les papiers » nous disent qu'en sollicitant vainement » pour Lavalette, il répond avec effu- » sion aux difficultés du Monarque. en » lui disant : *Mais, Sire, moi je vous ai » donné plus que la vie !* D'autres nous ont » livré aussi, disait l'Empereur, et d'une » manière bien autrement vilaine encore ; » mais leur acte du moins n'est pas con- » sacré par des pièces officielles comme » celui-ci. »

De là, l'Empereur, revenant en arrière, disait l'avoir élevé comme un père eût

pu le faire de son fils. Il n'avait pu entrer dans le corps royal de l'artillerie, et avait dû s'attacher à un régiment provincial. « Neveu, disait l'Empereur, » d'un de mes camarades à Brienne et » au régiment de La Fère, qui me le » recommanda en partant pour l'émigra- » tion ; cette circonstance m'avait mis » dans le cas de lui servir d'oncle et de » père, ce que j'avais réellement accom- » pli ; j'y pris un véritable intérêt, et » j'avais de bonne heure fait sa fortune. » Son père était chevalier de Saint-Louis, » propriétaire de forges en Bourgogne, et » jouissait d'une fortune considérable. »

Napoléon racontait qu'en 1794, revenant de l'armée de Nice à Paris, le château du père se trouvait près de sa route ; il s'y arrêta et y fut magnifiquement traité, commençant déjà à avoir une certaine réputation. « Ce père, du » propre dire du fils, disait Napoléon, » était un véritable avare ; mais il avait » à cœur de bien traiter son hôte, qui » venait d'avoir tant de bontés pour son » fils, et il le fit à la façon fastueuse des » avares : il voulait qu'on jetât tout par » les fenêtres ; on était en juillet ou août, » et il ordonna dans toutes les chambres

» des feux à étouffer. Ce trait, terminait Napoléon, eût été recueilli par » Molière, etc., etc. »

Plus tard, l'Empereur, parlant des mœurs de Paris et de l'ensemble de son immense population, énumérait toutes les abominations inévitables, disait-il, d'une grande capitale, où la perversité naturelle et la somme de tous les vices se trouvaient aiguillonnées à chaque instant par le besoin, la passion, l'esprit et toutes les facilités du mélange et de la confusion; et il répétait souvent que toutes les capitales étaient autant de Babylone. Il a cité quelques détails du plus sale et du plus hideux libertinage : il a dit qu'étant Empereur, il s'était fait représenter et avait parcouru le livre le plus abominable qu'ait enfanté l'imagination la plus dépravée : c'était un roman qui, au temps de la Convention même, avait révolté, disait-il, la morale publique, au point de faire enfermer son auteur, qui l'était demeuré toujours depuis, et qu'il a dit croire vivre encore. Son nom m'est échappé. C'est la première fois que j'entendais citer cette production.

L'Empereur avait essayé, autant que

les circonstances le lui avaient permis, de réprimer quelques-unes de ces ordures, disait-il; mais il ne s'était pas senti le courage de descendre aux détails de quelques autres. Il avait, par exemple interdit le jeu masqué, et avait voulu même défendre toutes les maisons de jeu; mais quand il avait voulu faire traiter la chose à fond devant lui, il s'était trouvé que c'était une très-grande question. Et comme je lui racontais à ce sujet que la police nous avait interdit de jouer entre nous, dans une des premières maisons du faubourg Saint-Germain, il ne concevait pas, disait-il, une telle vexation : elle s'était pourtant exercée en son nom, de la part de Fouché, l'assurais-je. « Cela pouvait être, repliquait-il, mais je ne l'ignorais pas moins; » et croyez qu'il en était ainsi de tous les » détails de la police haute, moyenne et » basse. » Il m'a alors questionné sur le jeu dont je venais de lui parler, sa nature, son étendue, etc., etc....

Et comme je disais toujours *nous*, il m'a interrompu en disant : « Mais, est-ce » que vous étiez spécialement de cette » partie? Auriez-vous été joueur? — » Hélas! oui, Sire, très-malheureuse-

» ment; à la vérité, par quintes et à de
 » longs intervalles; mais toutes les fois
 » que l'accès me reprenait, c'était alors
 » jusqu'à indigestion. — Que je suis con-
 » tent de ne l'avoir pas su dans le temps;
 » vous eussiez été perdu dans mon esprit;
 » vous n'eussiez jamais rien fait. Cela me
 » prouve que nous nous connaissions en
 » effet bien peu, et que vous ne causiez
 » encore d'ombre à personne; car il
 » n'eût pas manqué d'âmes charitables
 » autour de moi pour m'en instruire. On
 » connaissait toute ma prévention contre
 » les joueurs; ils étaient aussitôt perdus
 » dans ma confiance. Je n'avais pas le
 » loisir de vérifier si j'avais tort ou rai-
 » son; mais je ne comptais plus sur eux.»

Le faubourg Saint-Germain a conduit à passer en revue les premiers noms de la capitale. L'Empereur s'est arrêté sur celui de La Rochefoucault, et sur divers membres de sa famille; sur la dame d'honneur de l'Impératrice Joséphine; son mari, qu'il avait fait ambassadeur à Vienne et en Hollande; son frère, le législateur; leur père, M. de Liancourt, qu'il estimait et considérait; enfin, sur la fille, qu'il avait fait épouser au prince Aldobrandini, frère du prince Bor-

ghèse. Il a répété qu'il avait eu un moment la pensée de la donner pour femme à Ferdinand VII. De là il a nommé un autre M. de La Rochefoucault, mort en prison au commencement de son règne, me demandant ce qu'il était à ceux là. Je n'ai pu le lui dire, je ne connaissais ni la personne ni la circonstance que mentionnait l'Empereur.

« C'était l'auteur, m'a-t-il dit, d'une
 » conspiration de plus contre ma per-
 » sonne, dont je ne vous ai point parlé
 » encore : elle ne me revient à l'esprit
 » qu'en cet instant.

« Ce M. de La Rochefoucault orga-
 » nisait à Paris, dans l'intérêt du Roi,
 » encore alors à Mittau, une conspiration
 » dont le premier coup devait être la
 » mort du chef du Gouvernement. Ce
 » M. de La Rochefoucault a fini en
 » prison, après quatre ou cinq ans de
 » détention. Quelqu'un ayant procuré
 » les fils de cette affaire, un affidé de la
 » police entra dans la conspiration pour
 » en devenir un des agens les plus actifs.
 » Celui-ci fut prendre ses lettres de
 » créance dans un château en Lorraine,
 » auprès d'un vieux gentilhomme qui

» avait tenu un rang distingué dans
 » l'armée de Condé, et devait son retour
 » à l'amnistie du Premier Consul. C'était
 » lui qui était chargé d'accréditer et de
 » procurer les moyens de parvenir jus-
 » qu'à Louis XVIII, à Mittau. Ce bon et
 » brave gentilhomme, il faut lui rendre
 » justice, disait l'Empereur, ne s'y prêta
 » qu'avec beaucoup de peine et une
 » extrême répugnance. Il était désormais
 » bien tard, observait-il, pour revenir à
 » de pareilles entreprises.... la France
 » commençait à goûter du repos.... Et
 » il protestait surtout de son éloigne-
 » ment absolu à voir courir le moindre
 » danger au Premier Consul, devenu dé-
 » sormais pour lui, disait-il, un homme
 » extraordinaire et sacré, etc. Après avoir
 » vu plusieurs fois Louis XVIII à Mittau,
 » l'agent revint connaissant tout; on
 » arrêta M. de La Rochefoucault et sa
 » bande; et s'ils savaient à qui ils le du-
 » rent!.... etc. »

Lundi 18. — Mardi 19.

Poniatowski, le vrai roi de Pologne. Traits caractéristiques sur Napoléon. — Dires épars; notes perdues.

Nous parlions de la Pologne ébranlée

à la voix de l'Empereur; des Rois aux-
 quels nous l'avions crue destinée :
 chacun nommait le sien. L'Empereur,
 qui avait gardé le silence, l'a interrompu
 en disant : « Le vrai Roi de Pologne,
 » c'était Poniatowski : il en réunissait
 » tous les titres, il en avait tous les ta-
 » lens. » Et il s'est tu.

Dans un autre moment, l'Empereur
 riait de l'importance qu'on avait mise
 à effacer ses emblèmes ou son chiffre
 sur les monumens qu'il avait créés. » On
 » a pu, disait-il, avoir eu la petitesse de
 » les enlever aux regards du vulgaire;
 » mais on ne saurait les effacer des pages
 » de l'histoire, ni du sentiment des con-
 » naisseurs et des artistes. J'ai agi diffé-
 » remment, ajoutait-il, j'ai respecté tous
 » les vestiges royaux que j'ai trouvés
 » encore; j'ai même fait rétablir des
 » fleurs de lys ou autres emblèmes,
 » quand l'ordre chronologique le récla-
 » mait, etc. »

A cela quelqu'un s'est permis de dire
 que le prince Lucien avait montré pré-
 cisément les mêmes sentimens. Logé au
 Palais-Royal, où l'Empereur l'avait
 placé à son arrivée en 1815, et frappé,
 en montant le bel escalier, du groupe

de fleurs de lys qui tapissent la muraille, il dit à l'officier de l'Empereur en service auprès de lui : « Nous ôterons bientôt » tout cela, n'est-ce pas ? — Pourquoi, » Monseigneur ? — Mais, parce que ce » sont les insignes de l'ennemi. — Eh » bien ! Monseigneur, pourquoi ne de- » meureraient-elles pas nos trophées ? — » Et vous avez bien raison, répliqua-t-il » vivement ; car ce sont aussi mes prin- » cipes et ma manière de voir. »

Aujourd'hui j'ai eu peu à recueillir de l'Empereur, et malheureusement bientôt je n'aurai plus à l'entendre. Je vais remplir ce vide et celui du jour suivant, en insérant ici bien des objets que je trouve indiqués par des notes éparses sur la couverture même de mon journal ; car d'habitude j'y inscrivais de la sorte ce que je m'apercevais avoir oublié de mettre en son lieu, comme aussi d'anciens souvenirs quand ils me revenaient, ou bien encore des points délicats que la prudence et la circonspection commandaient à notre état de captivité ; enfin, on trouvera ici même des choses apprises plus tard ; mais de sources incontestables.

Beaucoup de ces articles n'ont point

de liaisons entre eux ; toutefois ils concourent tous au but constant de ce recueil, soit qu'ils démentent les couleurs mensongères sous lesquelles, dans le temps, on nous peignait Napoléon, soit qu'ils fassent ressortir, au contraire, les véritables nuances de son caractère. Puisse la lecture du Mémorial, porter ceux qui l'ont approché à consacrer de leur côté ce qu'ils en savent ou ce qu'ils en ont entendu de lui-même.

— Il n'était jadis bruit que de la grande brutalité et de l'extrême violence de l'Empereur envers son entourage : or il est reconnu à présent que tout ce qui le servait, dans son plus petit intérieur, l'adorait précisément à cause de sa bonté et de l'excellence de son cœur. Quant à son atmosphère extérieur, je tiens, depuis mon retour en Europe, de quelqu'un du plus haut rang, dont le nom seul suffirait pour commander la croyance, par la considération dont il jouit, et que ses fonctions attachaient constamment à la personne de l'Empereur, soit dans ses expéditions de guerre, soit dans le séjour de ses palais, qu'il ne l'a jamais vu qu'une seule fois s'emporter au point de frapper, et c'était un de

ses palfreniers, qui, lors de la retraite de Saint-Jean-d'Acre, se refusait à donner son cheval pour le transport des malades, lorsque lui, général en chef, avait livré le sien, et forcé tout son état-major à en faire autant. Et encore, me disait-on, il était aisé d'apercevoir dans cet acte bien plus de politique que d'impulsion naturelle; la chose se passant devant des soldats découragés, auxquels il fallait prouver le vif intérêt qu'on leur portait.

— Il était passé en habitude de répéter que Napoléon était le plus désobligeant à sa Cour, ainsi que pour ceux de son service; qu'il n'avait jamais rien de gracieux ou d'aimable à dire à personne. Or, voici ce que, entre autres choses, j'ai moi-même entendu: L'Empereur, à son arrivée de la désastreuse campagne de Leipsick, reçut à une heure inusitée les officiers de sa maison; il se présenta à nous avec un air de tristesse. Arrivé à M. de Beauveau, qui était à côté de moi, et dont le fils encore enfant était parti pour cette campagne, dans les gardes d'honneur ou autrement, Napoléon lui dit: « Votre fils s'est conduit à merveille; il a fait honneur à son

» nom; il est blessé, mais ce n'est rien.
 » Toutefois il pourra se vanter avec orgueil d'avoir vu couler son sang de
 » bonne heure pour la patrie. »

A la même époque, à un de ses levers, après avoir donné quelques ordres à mon voisin, le général Gérard, dont la réputation commençait à attirer tout à fait l'attention, il termina par quelques phrases évidemment bienveillantes, mais au fait assez obscures; et après avoir fait quelques pas pour continuer sa tournée, il revint tout à coup au général Gérard, ayant lu apparemment sur sa figure qu'il ne l'avait pas compris, prononçant distinctement cette fois: « Je disais que si
 » j'avais bon nombre de gens comme
 » vous, je croirais nos pertes réparées,
 » et me considérerais comme au-dessus
 » de mes affaires. »

— C'est à la même époque que j'ai vu quel pouvait être l'ascendant moral de l'Empereur sur certains esprits, et l'espèce de culte qu'on pouvait lui porter: Un général dont je ne sais pas le nom, grièvement blessé à la jambe, s'était trainé au lever de l'Empereur, qui, vers ce temps, en avait étendu de beaucoup la faveur. Apparemment qu'on

avait instruit Napoléon que l'amputation était absolument indispensable, et que ce malheureux officier s'y refusait tout à fait, car arrivé à lui, il dit : « Comment pouvez-vous vous refuser à une opération qui doit vous conserver la vie ? Ce ne saurait être la crainte qui vous arrête ; vous vous êtes exposé si souvent dans les batailles ! Serait-ce le mépris de la vie ? Mais comment votre cœur ne vous dit-il pas qu'avec une jambe de moins on peut encore être utile à la patrie, rendre de grands services à son pays ? » L'officier gardait le silence ; sa figure, sa contenance, étaient calmes, douces, mais négatives ; et l'Empereur, attristé, avait déjà passé plusieurs personnes, quand l'officier, semblant avoir recueilli ses forces et pris une résolution soudaine, s'avança vers l'Empereur et lui dit : « Sire, si Votre Majesté m'en donne l'ordre, j'y vais en sortant d'ici. » A quoi l'Empereur répliqua : « Mon cher, mon autorité ne s'étend pas jusque là ; c'est la persuasion dont j'aurais souhaité vous pénétrer ; mais de commandement, le Ciel m'en préserve ! » Et je crois me rappeler que le bruit fut alors que le malheureux

officier, en sortant, avait été se soumettre à l'opération fatale.

— Au retour de l'île d'Elbe, l'Empereur étant entré le soir fort tard aux Tuileries, son premier lever, le lendemain, fut, comme on suppose, des plus nombreux. Quand la porte s'ouvrit, à son apparition devant nous, il me serait difficile de rendre le vague de mes idées et la nature de mes sensations. Il apparaissait là comme de coutume, comme s'il n'y avait pas eu d'intervalle ; il me semblait le même que si je l'avais vu la veille : la même figure, le même costume, la même attitude, les mêmes manières. Je me sentais vivement remué, et je crois que chacun partageait les mêmes sensations. Toutefois, à sa vue, le sentiment l'emportant sur le respect, on se précipita vers lui ; lui-même se montrait visiblement ému, et il embrassa plusieurs des plus distingués. Puis commença, comme de coutume, sa tournée ordinaire ; sa voix était douce, sa figure satisfaite, ses manières affectueuses ; il parlait successivement avec bienveillance à chacun. « Ah ! M. le major-général de l'armée blanche, » dit-il à deux pas de moi à quelqu'un avec un